

Corrigé résumé et dissertation sur le texte de Freud

Résumé

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même » est une formule extrêmement répandue dans les sociétés humaines. Pourtant ce qu'elle énonce est en vérité incohérent. En effet, comment aimer quelqu'un qu'on ne connaît pas ? Et comment justifier que l'on considère affectivement un inconnu au même titre / qu'un ami ou un membre de sa famille ? Par conséquent, cette formule dissimule le lien d'hostilité, qui est toujours premier, entre les individus.

Spontanément l'humain a une pulsion d'agressivité envers son semblable. Je conçois l'autre d'abord comme celui qui peut me faire du mal /, m'exploiter ou m'abuser sexuellement. Les civilisations tentent de dépasser ces rapports de violence en fixant des limites éthiques et juridiques mais ne peuvent pour autant les anéantir.

Pourtant nous avons un intérêt à quitter l'état primitif de nos pulsions qui est fondamentalement un état de souffrance, marqué / par la loi du plus fort. Seules les civilisations sont capables de nous protéger des pires violences et d'instaurer un bonheur partagé. En effet, sans des règles institutionnelles, seul le dominant jouit de sa position de maître, puisque les autres sont tyrannisés par lui. En cela, la civilisation, aussi / imparfaite soit-elle, peut éloigner la violence subie. Elle fonde légitimement nos espoirs d'une vie plus juste. (220 mots)

« Par suite de cette hostilité primaire qui dresse les hommes les uns contre les autres, la société civilisée est constamment menacée de ruine. L'intérêt du travail solidaire ne suffirait pas à la maintenir : les passions instinctives sont plus fortes que les intérêts rationnels. »

Amorce

« Aussi longtemps que les hommes vivent sans un pouvoir commun qui les tient en respect, ils sont dans cette condition qui se nomme guerre, la guerre de chacun contre chacun », écrit Hobbes dans le *Léviathan*. On comprend ici que les humains, à l'état de nature, ont en eux des pulsions violentes les uns à l'égard des autres et que seul un ordre commun, extérieur et supérieur, peut empêcher en vue d'un dépassement de la guerre de tous contre tous.

Analyse de la citation :

La citation de Freud « **Par suite de cette hostilité primaire qui dresse les hommes les uns contre les autres, la société civilisée est constamment menacée de ruine. L'intérêt du travail solidaire ne suffirait pas à la maintenir : les passions instinctives sont plus fortes que les intérêts rationnels.** » prolonge et affine ce que dit Hobbes. En effet, d'un côté elle témoigne elle aussi de la violence instinctive des hommes à l'état de nature mais d'un autre côté elle montre que les communautés humaines ne suffisent pas à dépasser totalement les passions humaines.

→ Par l'expression, « hostilité primaire ». Freud fait remarquer que ce qui est premier c'est la relation de conflits et de violence entre les humains. Primaire a deux sens, il dit à la fois qu'elle est première au sens de commencer : les hommes fondamentalement sont en guerre les uns contre les autres, mais a aussi le sens de permanent : quels que soient les degrés de civilisation, il y aura toujours une part belliqueuse et agressive en l'homme.

→ « la société est constamment menacée de ruine » signifie que la civilisation n'est pas la cessation de la violence première des humains. Cette violence demeure dans les communautés humaines et en cela elle menace « constamment » de les détruire.

→ Par « L'intérêt du travail solidaire ne suffirait pas à la maintenir », Freud fait surgir une difficulté : s'il y a un intérêt du travail solidaire, ce travail est insuffisant à éradiquer la violence. La solidarité renvoie à la possibilité d'un rapport fondé sur l'entraide et le respect par opposition au seul rapport de haine et de rivalité. S'il a un intérêt, cela signifie qu'il est utile et efficace. Mais il est « insuffisant » dit ensuite Freud car il ne parvient pas à étouffer intégralement ou parfaitement les rapports de violence.

→ « les passions instinctives sont plus fortes que les intérêts personnels », ici Freud donne une explication à cette impossibilité d'une extraction totale de la violence, à savoir que nous demeurons pris dans le système des passions même si nous sommes aussi des êtres rationnels. La passion apparaît en dernière instance comme plus forte que la rationalité humaine.

Problématisation

Cette citation laisse entendre que la violence est plus fondamentale que l'amour réciproque ou la solidarité dans le lien interindividuel. Si l'organisation communautaire organisée rationnellement est un rempart contre cette violence, elle est un rempart seulement fragile contre les passions individuelles. Mais ne doit-on pas reconnaître, à l'encontre de cette citation, que ce sont les communautés, en leur organisation même, qui génèrent de la violence, et non pas tant les individus ? Dès lors, le problème est celui de savoir si la violence n'est pas davantage communautaire qu'individuelle.

Annonce du plan

Nos quatre œuvres (il faut toutes les citer) permettent de prolonger et de questionner la citation de Freud en montrant dans un premier temps l'existence des passions individuelles qui menacent de ruiner le tout de la communauté. Mais elles montrent aussi l'inverse, à savoir que ce sont les communautés qui inscrivent de la violence sur et entre les humains. Ce sont alors les individus qui ont en charge de refuser les violences communautaires. On se demandera alors dans une troisième partie que faire de cette violence aussi bien individuelle que communautaire.

Première partie :

Les passions primitives de violence et de haine demeurent dans les sociétés civilisées et en menacent par là-même le fonctionnement global.

1) Les pulsions individuelles de domination chez les individus sont montrées dans nos trois œuvres :

Chez Eschyle, la violence verbale d'Étéocle contre le chœur au début *Des Sept contre Thèbes* révèle la propension individuelle à ne pas tenir compte de la parole et du point de vue des autres. Il refuse d'entendre l'inquiétude des femmes devant la guerre qui se prépare. Il les considère comme un « fléau », qui n'a pas à « donner sa voix ». Il affirme alors que quiconque s'opposera à sa décision « verra un arrêt de mort. » Cette violence à l'égard d'un autre qu'on ne considère pas en et pour lui-même transparait également dans l'attitude des fils d'Égyptos imposant leur mariage avec les Danaïdes, sans aucune considération de leurs désirs à elles. Ici la pulsion sexuelle est une pulsion de domination. Cette négation de l'autre est une possibilité inhérente à la nature individuelle comme le montre Spinoza au début du chapitre 16 du *Traité théologico-politique*. Il écrit, en effet : « Et la loi suprême de la Nature étant que chaque chose s'efforce de persévérer dans son état, autant qu'il est en elle, et cela sans tenir compte d'aucune autre chose. » Spinoza met au jour la nature primaire de l'humain comme propension dynamique à s'affirmer comme puissance d'accomplissement sans égard pour les autres natures individuelles. Exister, c'est d'abord étendre sa puissance.

2) L'individu n'aime pas spontanément son prochain

Wharton donne à lire dans de nombreux passages la méfiance naturelle des individus les uns envers les autres. Cette méfiance surgit par excellence à travers l'indifférence de Janey et Mrs Archer pour les pays étrangers. Janey et sa mère n'ont d'intérêt que pour ceux qui constituent leurs

proches et leurs semblables. May fuit également les relations qui ne lui sont pas familiales ou familières. Cette hostilité primitive se manifeste également dans leur rapport à Ellen qu'elles ne supportent pas du fait de ses différences, aussi superficielles soient-elles, comme sa façon de s'habiller ou de se loger. Cette méfiance spontanée envers l'autre surgit également au tout début des *Suppliants*, quand Pelagos qualifie les Danaïdes d'étrangères, au sens de l'autre absolu, du « barbare », c'est-à-dire littéralement de celui qu'on décrète ne pas savoir parler et ressembler par là-même à un animal sauvage.

3) Il y a une pulsion de domination destructrice dans chaque individu

Les deux frères se livrent un combat à mort dans *Les Sept contre Thèbes*. Polynice ne reconnaît pas qu'Étéocle est un bon roi, qui sait organiser sa cité et Étéocle est passé outre ce qui était convenu, à savoir une alternance du pouvoir de la ville de Thèbes. Leur haine interindividuelle embarque toute la communauté vers la guerre. Pour Spinoza, le tyran révèle le goût individuel du pouvoir pour le pouvoir, puisque ce dernier veut une soumission totale de tous les individus, en leur refusant toute intériorité et toute liberté de penser. Cette soif de domination transparait également dans le monde décrit par Wharton : ainsi Beaufort fait-il tout pour réussir à intégrer et dominer la petite société aristocratique de New-York au même titre que les autres protagonistes, cherchant à occuper la place la plus admirée possible.

Transition: On comprend ici que les individus sont animés par des pulsions et des passions égoïstes, voulant leur domination sur tous ceux et celles qui ne se soumettent pas à leur désir. Pourtant nos œuvres ne démontrent-elles pas également que ce sont les communautés, en tout cas certaines, qui sont génératrices de violence et de haine, et non les individus eux-mêmes ?

Deuxième partie : les trois auteurs Eschyle, Spinoza et Wharton s'opposent en partie au propos de la citation de Freud, car ils révèlent chacun à leur manière, que ce sont les communautés qui imposent des rapports violents entre les individus, et non l'inverse.

1) Les communautés ont tendance à s'ériger en clan et à traquer par là-même ceux qui ne se soumettent pas. Dans le *Temps de l'innocence*, c'est la communauté qui progressivement se soude et se ligue contre Ellen, alors même qu'individuellement ils peuvent montrer de l'empathie et de l'affection pour Ellen. Cette tendance communautaire à l'exclusion se montre par exemple dans l'attitude contradictoire de May envers sa cousine. Si elle témoigne individuellement d'une certaine affection pour cette dernière, elle ne se désolidarise jamais de la norme dominante de sa communauté qui consistera à la rejeter. Pour Spinoza, ce qui cause l'aveuglement et le fanatisme des individus, ce sont les communautés qui s'organisent et s'instituent sur des superstitions religieuses. En faisant cela, elles légitiment la mise à l'écart et la haine de l'autre. Elles refusent tous ceux et celles qui ne s'alignent pas sur ces croyances qui sont, par là-même, fétichisées, puisque ce qui doit primer, c'est la soumission au dogme collectif pensé comme absolu. C'est précisément contre une telle fusion entre le théologique et le politique qu'écrit Spinoza. Dans sa Préface, il montre bien que c'est la domination de l'Église sur l'État qui génère « des haines cruelles et par suite des séditions parmi les hommes, sans parler de beaucoup d'autres maux trop longs à énumérer. »

2) La communauté s'impose alors dans l'individu indépendamment de ses propres sentiments et pensées propres : ainsi peut-on penser que c'est le système patriarcal qui génère la domination masculine. Cette part privative de la communauté sur l'individu se manifeste dans le point de vue contradictoire d'Archer sur le divorce. Si individuellement il reconnaît la légitimité de divorcer pour Ellen qui a été violente, il se soumettra à l'avis dominant de sa propre communauté, refusant qu'Ellen divorce. Ici c'est la communauté qui interdit et violence, et non les passions individuelles. Spinoza montre que la tyrannie génère des passions tristes comme le ressentiment et la haine. En effet, celui qui ne peut exprimer publiquement son point de vue développe en lui de la haine contre l'État. Il est alors poussé à se rebeller par la violence physique.

3) Les communautés empêchent les individus d'être eux-mêmes. En cela, ce sont elles qui provoquent les passions tristes du repli individuel et égoïste. Par exemple, Étéocle et Polynice ne

sont pas seulement des personnages assoiffés de pouvoir, ils sont d'abord les fils maudits d'Oedipe, condamnés pour un mal qui les dépasse individuellement. Autrement dit, ils sont les jouets et non les sujets de leur propre violence. Cette condamnation individuelle par la communauté transparait dans le personnage de May qui ne peut échapper à son destin implacable de femme docile et soumise. Son rôle est déjà écrit contre toute forme d'individualité et d'émancipation possibles dans une communauté dont les rites se veulent « immémoriaux » et « indépassables ». Wharton montre bien en cela que c'est la communauté qui relève de « la tribu » avec son fonctionnement « clanique » et exclusif, et non les passions individuelles dites primitives.

Transition: La violence peut être l'œuvre des communautés, tandis que les individus paraissent pouvoir faire autrement et chercher à instituer des rapports plus humains. « L'hostilité primaire », de ce point de vue, doit être critiquée puisqu'elle est davantage un résultat communautaire qu'une production individuelle. On aboutit alors à une opposition : ou bien l'on pose que l'individu est hostile à l'autre par nature et donc qu'il faut vouloir la civilisation, ou bien l'on pose que c'est la civilisation elle-même qui dénature les individus en les poussant à la rivalité et la violence.

Troisième partie : pour cette troisième partie, reprenons les mots de la citation de Freud selon lesquels si « la solidarité » est « insuffisante » à éradiquer totalement la violence des communautés, puisque pour Freud, la violence est primitive, elle a quand même « un intérêt » dans la mise à distance de la violence. La solidarité n'est-elle pas alors un précieux levier non seulement pour transformer les rapports individuels violents en rapport de considération mutuelle mais aussi comme condition de possibilité d'établir une organisation communautaire fondée sur l'égalité ?

1) Le concept de solidarité organique formulé par Durkheim est éclairant. Ce dernier montre, en effet, que ce qui favorise la solidarité dans les communautés, c'est non la ressemblance mais la différence entre les individus. Selon cette perspective, ce qui rend violent les individus, c'est la fermeture sur eux-mêmes et l'indifférence aux autres. L'exemple de la solidarité d'Ellen pour le fils de son voisin au chapitre 14 révèle une autre possibilité de rapports interindividuels, comme le découvre Archer en discutant avec Ned Winsett, un ami journaliste qui lui raconte qu'Ellen, sa voisine, s'est occupée de son petit garçon qui était tombé. En effet, Ellen habite un quartier fréquenté par les artistes, lequel est méprisé par la haute société de New-York. Autrement dit, là où sa communauté impose un rapport d'exclusion, Ellen montre qu'on peut instaurer une solidarité, dès lors qu'on cesse de désigner les autres comme des ennemis. Spinoza affirme que si la démocratie est le système politique le plus naturel, c'est précisément parce qu'elle met ensemble non des individus qui se ressemblent mais au contraire qui se distinguent par leurs pensées et leur intériorité, relevant de leur nature propre. La reconnaissance de la différence par la démocratie produit un enrichissement des idées, de la science et de l'espace public. En cela, elle est favorable à la paix contre les guerres internes.

2) Les communautés en s'érigeant contre les passions égoïstes transforment et libèrent les individus. Pour Spinoza la communauté, en ses règles et ses lois respectant le pacte démocratique, n'est jamais seulement subie par les individus. Elle l'est en partie, car les individus s'engagent à respecter les lois, c'est-à-dire à limiter leur propre nature désirante au nom de la communauté. Mais en faisant cela, ils accèdent à une forme de libération, car ils agissent alors, non plus selon leur passion, mais selon leur raison. En cela, ils passent du statut d'être « captifs » du seul plaisir égoïste au statut de sujets de la pensée, de l'agir et de la rencontre avec les autres. Ici c'est bien les « intérêts rationnels » qui sont plus forts que « les passions instinctives » pour reprendre les termes de la citation de Freud. C'est aussi ce que donne à penser Eschyle au fur et à mesure de l'action dans *Les Suppliantes* : la communauté d'Argos en son choix démocratique d'accueillir les Danaïdes révèle la capacité humaine de refuser ses seules passions égoïstes en vue de réaliser ses principes altruistes, dont elle est capable. Les communautés savent considérer et héberger les autres humains, quand ils sont menacés, comme le montrent les paroles claires de Pélasgos qu'il adresse au Héraut à la fin de la pièce. Il dit, en effet : « Ces femmes tu les emmèneras, si elles y consentent de bon cœur, quand tu auras, pour les convaincre trouvé, de pieuses raisons. Par un vote unanime, le peuple argien l'a proclamé sans appel : jamais il n'abandonnera à la violence une troupe de femmes. » Dans *Le*

Temps de l'innocence, le mariage entre Dallas Archer et Fanny Beaufort, à la fin du roman, symbolise l'ouverture de la communauté. Fanny Beaufort est certes une enfant cachée et qui a grandi loin des mœurs de NY, comme c'était le cas pour Ellen. Mais cette fois-ci, contrairement à ce qui s'est passé pour Ellen, elle est acceptée par la communauté qui voit ce mariage avec enthousiasme. Autrement dit, l'autre n'est pas seulement une menace dans une communauté démocratique, il est d'abord un appel et une ouverture à la vie rationnelle.

3) Nos quatre œuvres attestent de la violence à l'œuvre dans les communautés, aussi bien comme produit de leur organisation interne, que comme conséquence des passions individuelles, dès lors qu'elles ne peuvent se transformer vers d'autres passions altruistes comme l'attachement, la considération et l'amour. Mais elles révèlent également, par leur statut d'œuvres, la possibilité humaine de se confronter en profondeur à ses propres violences. Chez Eschyle, c'est le théâtre qui rend possible aux spectateurs d'éprouver les dangers des communautés régies par la haine interne ou externe. Avec Spinoza, on comprend les mécanismes des communautés générant des guerres internes, alors même qu'elles prétendent imposer la paix. Comprendre de telles erreurs, c'est déjà les transformer, c'est vouloir la démocratie, seule capable d'instituer une paix durable contre les tyrannies. Enfin Wharton nous fait éprouver sensiblement la violence d'une communauté se définissant seulement comme une répétition aveugle des codes et des habitudes ou pour reprendre ses termes « comme une machine à broyer ». Elle pousse alors les lecteurs à désirer à la fois une émancipation individuelle et la réalisation de communautés plus ouvertes et plus douces. On rejoint alors finalement la fin du texte de Freud, disant qu'il est légitime d'espérer dans les civilisations, à condition cependant de ne pas perdre nos esprits critiques et réflexifs.

Conclusion (à rédiger en classe)